

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

HISTOIRE DE LA VIE

DES OUVRAGES ET DES DOCTRINES

DE CALVIN

PAR J.-M. AUDIN.

Post tenebras spero lucem.
(DEVISE DE GENÈVE CATHOLIQUE).

SIXIÈME ÉDITION

Revue et corrigée d'après les derniers travaux de l'auteur.

2 Vol. in-12.....Prix, \$1.75.

INTRODUCTION

Il ne faut pas se tromper sur l'origine de la réforme au xvie siècle. A Wittenberg elle fut le produit d'une révolte de cloître ; à Genève, d'un mouvement politique. Sous cette double forme, elle trompa les âmes qu'elle avait entraînés. En Saxe, sa destinée était d'aboutir à l'anarchie ; en Suisse, au despotisme. Carlstadt porta le premier la peine de sa foi au principe protestant. Luther avait proclamé, en termes magnifiques, la supériorité de la raison sur l'autorité. Carlstadt fut exilé et obligé de mendier son pain de village en village, parce qu'il avait interprété autrement que le docteur un pronom démonstratif. Schwenckfeld, Oecolampade et d'autres graves esprits éprouvèrent la colère du réformateur pour ne point avoir cru à son infailibilité. Il y eut des hérésies dans une Église qui avait fait un dogme du libre examen. Mais Dieu réservait à l'Allemagne d'autres châtiments que ce désordre intellectuel ; elle devait être punie dans le sang. Les prédications de Luther soulevèrent les paysans de la Thuringe et de la Souabe, qui voulurent pêcher dans les étangs, chasser dans les forêts de leurs maîtres, en vertu du droit que Luther avait donné aux électeurs de faire paître leurs chevaux dans les prairies des moines, de boire dans la coupe des abbés, et de coudre à leurs vêtements les pierres des évêques.

« Père, nous avons lu la Bible, disaient-ils. Il est écrit dans le saint livre que Dieu fait luire son soleil pour tous les hommes. Nos princes s'élèvent donc contre le Seigneur ; car nous ne le voyons presque jamais, ce bel astre, nous mineurs enfermés dans les entrailles de la terre et obligés de travailler tous les jours à forger des lances pour nos maîtres, des fers pour leurs chevaux et des colliers pour leurs chiens. Ils nous font payer l'air que nous respirons et la lumière même dont nous sommes privés ; la dîme de nos troupeaux et de nos champs leur appartient. Père, à ces électeurs déjà si riches, tu as donné des crosses, des mitres, des ostensoirs d'or, le vin du cellier des couvents, le tapis des cathédrales, des vases sacrés tout garnis de pierres, des abbayes, des

monastères, des prébendes : nous, nous demandons à couper dans les forêts, en hiver seulement, un peu de bois pour nous chauffer ; à prendre en été, quelques grains de blé aux champs de nos seigneurs ; en automne, quelques grappes de raisin à leurs vignes pour nos nouveau-nés, et une fois par semaine, un peu d'herbe dans leurs prairies pour nos brebis. Si nous sommes comme eux enfants de Dieu, fils d'Adam, créés du même limon, pourquoi nos conditions sont-elles différentes ? Cela n'est pas dans l'ordre de la Providence. Le livre que tu nous a recommandé de lire nous l'a dit. Nous envoyons nos doléances ; mets-les sous les yeux de nos princes. S'ils ne veulent pas nous rendre justice, Dieu nous a donné des bras, une enclume, un marteau, des piques : nous nous en servirons, et comme il est écrit dans la Bible, nous combattons le combat du Seigneur. Dieu nous enverra son ange, qui renversera les forts et élèvera les faibles. Nous frapperons, pink, pank, sur l'enclume de Nemrod, et les leurs tomberont sous nos coups : dran, dran, dran. »

C'est la substance de cette longue prière des paysans que nous pourrions lire dans « Sartorius », ou dans notre père Catrou, historien un peu trop oublié.

Les princes, épouvantés, demandèrent à Luther si, dans l'Écriture, il n'y avait pas quelques textes à opposer à tous ceux dont les mineurs avaient grossi leur Mémoire. Le moine ne chercha pas longtemps ; il en trouva presque à toutes les pages, qu'il recueillit et adressa, sous la forme « d'Avertissement », aux ouvriers révoltés. Munzer, leur chef, répliqua par de nouvelles citations bibliques, et au nom du Seigneur, appela tous ses frères aux armes. Luther, de son côté, jeta le même cri, auquel répondirent les princes. Il soutint, ainsi qu'on le voit dans ses œuvres, qu'un paysan il suffit d'un peu de paille et de foin, comme à l'âne : que s'il secoue la tête, il faut employer le bâton ; s'il rue ou donne du pied, faire siffler la balle. Les princes employèrent ces arguments dans l'ordre indiqué par le réformateur, et les paysans succombèrent. On porte le nombre de leurs morts à 120,000. Du sang des mineurs surgit une semence nouvelle de sectaires. Les anabaptistes vinrent annoncer ce qu'Eckius, Miltitz, Prierias, et d'autres catholiques avaient enseigné : que Luther marchait dans les ténèbres ; et ils ajoutaient qu'eux seuls avaient reçu l'intelligence du verbe divin. Heureusement pour le catholicisme, la parole de Luther avait fait naître une foule de sectes, telles que celles des sacramentaires, des ocolampadiens, des majoristes, des antinomistes, qui, au nom du Saint-Esprit, protestèrent à leur tour contre les prétentions d'infailibilité que s'arrogeait l'anabaptisme. En sorte que, comme au temps du paganisme, tout fut vérité excepté la vérité : il y eut autant de papes que d'églises.

A peine si l'on connaissait à Genève une seule ligne de la symbolique luthérienne, quand Froment et Farel vinrent y prêcher leurs nouveautés. Une haine

injuste contre la maison de Savoie jeta dans la révolte une foule de patriotes, qui s'imaginaient follement que le catholicisme, au jour du danger, leur refuserait aide et assistance. Comme s'il ne s'était pas déjà noblement associé, dans la personne de ses évêques, aux luttes de la commune contre les prétentions des empereurs ! comme si la cité ne devait pas ses franchises à Adhémar Fabri, un des ornements de l'épiscopat genevois ! Nous évoquerons dans cet ouvrage quelques-uns de ces saints prélats et on saura tout ce qu'ils valurent, et s'ils manquèrent de courage, de dévouement, de charité et de science ! Genève a pu les oublier, mais notre devoir était de rappeler leur souvenir. C'est que le catholicisme n'a jamais laissé sur son chemin une gloire même humaine qu'il n'ait voulu rattacher à sa couronne. Ce pont d'Arve, où Froment venait appeler un peuple à la révolte contre le souverain spirituel, c'était un évêque qui l'avait construit de ses deniers. N'est-ce pas le catholicisme qui, au moyen âge, réveille les arts, ranime le culte des lettres, ressuscite l'industrie, féconde l'esprit d'association ? Il ne pouvait pas plus laisser un peuple dans les ténèbres que dans l'esclavage. Voyez-le au moment de son plus grand développement. Ne soutient-il pas les cités et les républiques italiennes dans leurs luttes avec l'empire germanique ? Au xiii^e siècle, ne se mêle-t-il pas à ce mouvement de liberté politique qui travaille toutes les nations ? Au Grutli, n'apparaît-il pas pour sanctifier le serment des trois libérateurs contre l'oppression de la maison d'Autriche ? N'est-ce pas une main catholique qui a planté à Fribourg le tilleul de Morat ? Et Byron n'a-t-il pas vu errer dans la petite tourelle de Stanzstadt l'ombre de Nicolas de Flue, aussi bon patriote que Guillaume Tell ? Il suffirait de jeter un coup d'œil sur la nation allemande pour se convaincre que de toutes les formes religieuses le protestantisme est celle qui est la plus ennemie de la liberté des peuples. Et il faudrait bien se garder de nous opposer l'Angleterre, où le catholicisme avait fondé des libertés tellement vivaces que le protestantisme dut les accepter comme lois d'État.

A l'arrivée de Calvin à Genève, la réformation était accomplie. On pouvait la suivre, comme les soldats de Vitellius, aux traces qu'elle laissait sur son passage. Son triomphe se lisait sur les débris de nos églises, sur les palais de nos évêques, sur les tombeaux de nos chanoines, sur nos cimetières, et jusque sur les murailles de quelques-unes des cabanes de nos paysans encore toutes tachées de sang. Une pauvre fille, religieuse de Sainte-Claire, a décrit ces scènes de deuil, de sac et de meurtre ! on nous saura gré, sans doute, d'avoir conservé quelques pages de son récit si naïf et si dramatique.

Quelques historiens modernes, inquiets des destinées de la réforme, se sont demandé quel sort elle aurait eu si Calvin ne fût pas venu s'en emparer comme d'un instrument de domination. Les uns croient qu'elle aurait revêtu la for-

me zwinglienne ; d'autres, qu'elle se serait absorbée dans le luthéranisme. Peut-être que, fatigué de doutes, Genève eût suivi sa pente naturelle, et serait retournée au catholicisme. Il faut bien reconnaître que Calvin a été le plus puissant obstacle à l'abjuration de la cité.

Toutefois, une réconciliation était difficile à opérer. Le vainqueur n'aurait pas, sans peine, restitué au vaincu les dépouilles qu'il lui avait dérobées. Nous dirons comment la réforme en Suisse s'y prit pour empêcher tout retour à l'ordre : elle affichait sur les murs de la commune la vente des biens des monastères et des églises ; les acheteurs étaient nombreux, car le magistrat avait ordre d'adjuger à tout prix. C'est ainsi que le prieur de Divosne, dans le pays de Lausanne, fut vendu au seigneur du lieu pour 1,000 écus ; celui de Perray, à M. de Senarclans, pour 1,100 fr., et les terres de Villars-le-Moine et Clavelayre, près de Morat, à M. Favoyer Jean-Jacques de Wattenville, pour 6,500 l. de Berne.

« Trésors d'églises et de couvents, disait Melancthon, les électeurs gardent tout et ne veulent même rien donner pour l'entretien des écoles ! » Ils consentaient à casser le mariage des prêtres, mais ils ne pouvaient entendre parler de restituer les dépouilles du clergé, qu'ils avaient dérobées, ou que Luther leur avait abandonnées.

Le bien d'autrui était devenu pour eux un patrimoine de famille.

Luther, à son avènement, ne trouva que des germes imparfaits de rébellion. Sa mission fut de les féconder, et, pour le malheur de l'humanité, Dieu permit qu'il réussit. A la venue de Calvin, la scission de Genève avec l'autorité était un fait accompli. Luther réveille une idée toute spirituelle : c'est l'apôtre de la raison, mais de la raison déclinée, contre la foi ou l'autorité. Sa vie est celle d'un moine qui a jeté sur sa route assez de bruit, de style, de poésie, de colères, de ruines et de sang pour donner de l'intérêt au drame où il a joué. Au dernier acte, la toile tombe, et l'acteur resté théologien paraît sur une autre scène, dans un misérable cabaret où il épuise les derniers restes d'une imagination désordonnée. Qu'il meure, et l'Allemagne protestante continuera de perdre chaque jour quelque lambeau nouveau de sa nationalité, quelque trait de son imagination primitive, quelque lien qui la rattachait à son passé historique et intellectuel, enchaînée qu'elle est par la main du pouvoir à l'œuvre du réformateur.

Les protestants avancés refusent à Calvin le titre de démagogue qu'ils donnent au Christ et à Luther. Tzschirner appelle Jésus Luther ter, et ne regarde Jean de Noyon que comme un usurpateur qui s'est servi du peuple pour se couronner.

La vie psychologique de Calvin commence quand finit celle de Luther, c'est-à-dire quand la réforme vit et se meurt ; parce que Calvin, ainsi que Henri VIII, adopta la négation doctrinale de l'autorité pour se faire chef de l'Église et de